tomber des mains des empereurs et que leur trône va bientôt disparaître. Cependant, l'histoire chrétienne ne doit pas omettre de considérer la conduite manifeste de la Providence qui récompense et châtie les nations dans la mesure de leurs mérites, et qui dirige tout en ce monde pour le soutien, l'extension et la gloire de l'Eglise. Pour l'Eglise, la Providence avait fait l'unité romaine ; pour l'Eglise, elle brise cette unité ; sur les débris s'établira définitivement cette autre unité romaine, stable et perpétuelle, la grande famille chrétienne dont le centre et le point d'appui sera la chaire des pontifes romains. Aussi, au moment des invasions, l'Eglise est-elle prête à recevoir les barbares, dont elle commandera d'abord le respect, pour leur donner ensuite la civilisation avec la foi.

Radagaise est repoussé devant Florence. Alaric, non content d'un premier tribut, pénètre dans Rome après un second siège, et la livre au pillage de ses troupes ; cependant il ordonne qu'on respecte la vie et l'honneur de tous ceux qui se seront réfugiés dans une église. Attila arrive à son tour avec cette immense multitude de barbares de toutes races, qui viennent de ruiner plus de soixante-dix villes. Il se prépare à assiéger la capitale, incapable d'une longue résistance. A la prière du peuple et de l'empereur lui-même qui a cherché l'asile le plus sûr auprès du souverain Pontife, Léon I^{er} marche à la rencontre du terrible ennemi auquel il persuade de retourner dans son pays. Cette victoire signalée de la douceur sur la force, marque l'abaissement de la puissance guerrière de Rome.

Trois ans après, Genséric monte de l'Afrique à la tête des Vandales, des Alains et des Maurés, et Rome est de nouveau menacée d'une ruine complète. Au milieu de la consternation générale, Léon va de lui-même au-devant de Genséric, et grâce à son intervention, si Rome fut dépouillée de ses richesses, pas une goutte de sang ne fut versée, pas un édifice ne devint la proie des flammes, pendant quatorze jours que dura le pillage : miracle plus grand peut-être que celui qui avait subjugué Attila. Léon avait eu grande partie réparé les désastres accumulés par l'invasion quand il mourut (461). Sa sainteté, sa science, ses luttes contre l'hérésie et le schisme, et surtout l'autorité avec laquelle il fit reconnaître par toute l'Eglise de l'Orient et de l'Occident les droits et les prérogatives du Siège romain, lui ont fait donner le titre de *Grand*.

L'empire ne devait pas survivre longtemps à celui qui avait tant contribué à retarder sa chute. Quinze ans plus tard, Odoacre, chef des Hérules, en éteignait le nom en prenant le titre de roi d'Italie (476). Le dernier empereur, un enfant, s'appelait *Romulus Augustule*, deux noms qui rappelaient la fondation de Rome et celle de l'empire.

Rome chrétienne, cependant, restait vivante, forte et glorieuse. L'Eglise contre laquelle l'empire avait lutté pendant si longtemps, se tenait debout sur ses ruines, et l'autorité pontificale, s'exerçant au milieu de cette confusion pour le plus grand bien des peuples, loin de s'affaiblir et de dégénérer comme tout le reste, se fortifiait de toute